« Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime » : Les interrogations religieuses des années de maturité de Barrès, d'après ses *Cahiers*

Claire Bompaigne-Evesque

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/1069>

DOI : 10.4000/edl.1069

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2017

Pagination : 185-206

ISBN : 978-2-940331-65-9

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Claire Bompaigne-Evesque, « « Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime » : Les interrogations religieuses des années de maturité de Barrès, d'après ses *Cahiers* », *Études de lettres* [En ligne], 2 | 2017, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 16 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/1069> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.1069>

«JE NE SAIS PAS LA VÉRITÉ
DE LA RELIGION, MAIS JE L'AIME» :
LES INTERROGATIONS RELIGIEUSES DES ANNÉES
DE MATURITÉ DE BARRÈS, D'APRÈS SES *CAHIERS*

Cet article étudie l'évolution du questionnement religieux de Barrès entre la fin du *Roman de l'énergie nationale* et la publication de *La Colline inspirée*, à travers le témoignage des *Cahiers*. Dans cette période, le théoricien de la terre et des morts essaie de sortir du carcan du moi et de la nation pour s'ouvrir à la vie universelle par la voie spirituelle et religieuse. Pour résoudre le conflit qui s'élève entre ses aspirations religieuses et les exigences de sa raison formée par l'Université du XIX^e siècle, il médite sur le cas de Pascal, en qui le savant et le croyant s'unissent dans un même souci de vérité. C'est dans la conception renanienne et tainienne d'une religion « poème » que Barrès trouve la conciliation qu'il cherche.

Barrès a été l'un des écrivains majeurs de la période où s'est effectué le mouvement de « conversion des intellectuels » décrit par F. Gugelot¹. Revendiqué par certains nouveaux convertis, critiqué par d'autres au nom de l'orthodoxie catholique, il a été au cœur de débats qu'il serait vain de rouvrir. Mais condamnations et récupérations ont brouillé son image, au point que certains publicistes actuels le classent parmi les écrivains catholiques. En nous appuyant sur le témoignage des *Cahiers*, nous voudrions reconstituer, avec ses ambiguïtés, son parcours spirituel à un moment de basculement de son œuvre et de son rôle public :

Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime. Le penchant de
ma nature m'y incline. La religion répond à des besoins, à des idées

---

1. F. Gugelot, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*.

qui sont en moi et qu'il n'appartient pas à ma raison de faire taire.
Elle ne peut arrêter mon cœur, s'il a reconnu sa joie, son concert ².

Cette réflexion qui date de l'année 1909 est l'un des bilans que Barrès fait régulièrement pour se préciser à lui-même sa position en matière de croyance religieuse. Elle offre un bon aperçu des contradictions qui sous-tendent l'évolution spirituelle de Barrès entre 1902 – année qui marque à notre avis le point extrême du repli identitaire – et 1913, année de *La Colline inspirée*.

Si des raisons profondes poussent Barrès en ces années à se rapprocher du catholicisme (aspiration à l'universel, désir d'échapper au poids de la matière), nous verrons qu'il ne peut pas adhérer intellectuellement aux dogmes catholiques et qu'il souffre de ce conflit du cœur et de la raison. La comparaison de la religion à un « concert » ou, comme il dit ailleurs, à un « poème » apparaît alors comme un moyen de surmonter ce conflit, mais elle ouvre sur un mysticisme qui n'est plus spécifiquement catholique.

1. « Passer à l'universel » ³

On note dans les *Cahiers* des années 1902 à 1913 une aspiration à l'universel ⁴ que Barrès identifie de plus en plus avec le religieux. C'est à la fois un désir de sortir de soi, un besoin de dépasser le nationalisme et de se placer au-delà des oppositions politiques.

À partir de ses quarante ans (août 1902), Barrès se plaint d'avoir fait le tour du moi. La lassitude d'être soi s'exprime particulièrement dans une note datant de son quarante-sixième anniversaire :

---

2. M. Barrès, *Mes Cahiers* (cité par la suite MC), t. VII, p. 238 ; cahier 23 ; juin ou 1^{er} juillet 1909. Pour faciliter la recherche des références dans l'autre édition des *Cahiers* (in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, Paris, Club de l'Honnête homme, 1968-1969, t. XIII à XX), nous indiquons le numéro ou le nom du cahier cité et la date approximative du passage concerné.

3. Sur le retour de Barrès à des aspirations universalistes après l'affaire Dreyfus, voir Ph. Ouston, *The Imagination of Maurice Barrès*, p. 71-77.

4. Rappelons qu'avant le repli nationaliste, le désir d'atteindre à l'universel faisait déjà le sujet du *Jardin de Bérénice* (1891).

Aujourd'hui, jour où s'achève ma quarante-sixième année, j'ai senti comme un ennui de penser à moi-même, voire à mes doctrines [...]. Cela parallèlement à l'idée qu'il faut passer à l'universel et que mes premières étapes, mes premières idées sont faciles à ruiner, qu'après mon stade individualiste, puis nationaliste, il n'y a plus pour me faire de musique que la religion. La définir⁵.

Au-delà de la simple réaction psychologique d'un homme fatigué de son personnage, on perçoit une attitude critique de l'écrivain militant à l'égard de ses propres idées. Barrès pense en 1908 qu'il est temps de dépasser le nationalisme, non certes dans l'internationalisme, qui n'est à ses yeux qu'une abstraction dangereuse, mais dans la religion, qu'il se réserve le droit de redéfinir.

Protéger son moi et son pays de l'influence des barbares pour ne pas se laisser « dénaturer » était une étape nécessaire, mais Barrès devient conscient que s'enfermer dans son moi et dans son idéologie, c'est s'exposer à une sorte de folie solipsiste. Il analysera ce risque en 1911 en s'appuyant sur un texte de George Sand, dont Jaurès lui a conseillé la lecture :

J'ai tout fait d'abord pour ne pas me laisser encombrer, fausser, bref dénaturer [...]. Mais il ne faut pas que cela m'amène à « vouloir rompre absolument avec l'influence de ce qui n'est pas nous-mêmes. Ce serait un essai insensé qui nous conduirait à la *folie*, au fanatisme ou à l'athéisme, à la haine de Dieu ou de nos semblables, à l'orgueil démesuré qui n'est autre chose qu'une privation de nos rapports avec la vie universelle, par conséquent une étroitesse de conception » (George Sand)⁶.

Ménager des communications avec la vie universelle devient ainsi pour le moi barrésien un impératif vital, aussi important que celui de défendre la nation où il s'enracine.

---

5. *MC*, t. VII, p. 65 *sq.* ; cahier 20, août 1908. C'est en fait la quarante-cinquième année de Barrès qui vient de s'achever, puisque le 19 août 1908 est le jour de son quarante-sixième anniversaire !

6. *MC*, t. IX, p. 70 ; cahier 28, printemps 1911. Le texte cité est extrait de G. Sand, *Impressions et souvenirs*, p. 46.

À l'occasion d'une conférence qu'il doit prononcer en 1910 au sujet de son *Voyage de Sparte*, Barrès explique dans ses *Cahiers* en quoi l'idéal nationaliste ne le satisfait plus :

Je sens depuis des mois que je glisse du nationalisme au catholicisme. C'est que le nationalisme manque d'infini. [...] je m'aperçois que mon souci de ma destinée dépasse le mot France, que je voudrais me donner à quelque chose de plus large, de plus prolongé, d'universel⁷.

Le rêve d'universalité est en même temps un rêve d'unité. Barrès dit son désir de dépasser les oppositions partisans et de s'accorder avec ses adversaires. Au moment où il compose son discours contre la célébration officielle du bi-centenaire de Rousseau (en 1912), et où il vient de rédiger une sévère critique des thèses du *Contrat social*, l'écrivain, qui ne peut s'empêcher d'admirer l'auteur des *Confessions* et des *Rêveries*, avoue :

Je ne voudrais pas supprimer mes adversaires. Je ne voudrais pas coucher la pensée humaine sur le lit de Procuste de ma pensée et que celle-ci devînt la mesure de la vie⁸.

L'idéal de Barrès à partir de son retour au Parlement est un idéal de paix, comme en témoigne le chapitre de *La Grande Pitié des églises de France* intitulé « *Pax aut bellum* », une paix qui se reconstruit perpétuellement à partir d'un dialogue avec l'autre.

Je sens que progresser c'est s'associer avec un nombre de choses chaque fois plus grand, c'est se mettre dans le sens d'un plus grand nombre de choses, c'est prendre le pas avec tout ce qui marche, trouver le rythme de l'univers, cesser de heurter, unifier, retrouver, soupçonner l'unité universelle dont je suis un produit, où je voudrais rentrer⁹.

Cet idéal d'ouverture et d'harmonie s'exprime très classiquement par l'image du ciel et de la lumière, mais quand Barrès inscrit ces images dans un système où elles s'opposent à la terre et aux racines, elles impliquent une discrète autocritique, comme dans ce texte de 1907 :

---

7. MC, t. VIII, p. 80 *sq.*, cahier 25, février 1910. Sur le désir de s'appuyer sur une réalité plus durable que la France, voir aussi MC, t. IX, p. 28 ; cahier 28, février 1911.

8. MC, t. IX, p. 291 ; cahier 32, avril 1912.

9. MC, t. IX, p. 405-406 ; cahier 33, novembre 1912 ; texte repris partiellement dans *La Grande Pitié des églises de France*, p. 180.

S'accorder avec les étoiles. [...] Passer à l'universel. [...] Il ne me suffit pas de me retrouver dans le local, humblement ; il ne me suffit pas d'être dans la terre humide, de vivre dans l'obscurité, de mettre tout mon esprit dans mes racines ; je tends vers la lumière, le ciel, je tends à certaines minutes à réaliser un plus haut degré d'activité et de liberté...¹⁰

Le renversement de perspective, le passage d'une pensée de la mort à une pensée de l'immortalité, est explicite dans un texte de 1910 où Barrès réfléchit à son projet de *Mémoires*. Après s'être demandé : « Serait-il vrai que dans ma vie ce que je préfère c'est ma tombe ? », l'écrivain rectifie et redéfinit ce monument qu'il veut construire et qui perpétuera sa mémoire :

Je vis pour construire mon poème de la vie, une vue chaque jour plus complète, plus riche de l'univers. Et c'est vrai que je regrette qu'elle meure avec moi, je regrette qu'elle ne continue pas de se développer, qu'elle ne devienne pas la vérité totale¹¹.

Le moi cherche à s'élargir en s'assimilant l'univers, il cherche aussi à se prolonger dans le temps. Le rêve d'universalité devient rêve d'éternité. Seule une perspective religieuse semble pouvoir satisfaire le désir d'absolu qu'exprime désormais Barrès.

2. *Protestation contre la dureté des lois de la nature*

Parallèlement à ce désir d'ouverture, et un peu en contradiction avec lui, l'écrivain exprime le besoin de trouver un refuge contre les duretés de la vie. La religion est rêvée à la fois comme un tremplin vers l'ailleurs et comme un abri. Ces deux images sont moins opposées qu'il n'y paraît : elles expriment toutes deux le besoin d'espérer et de donner un sens à l'existence.

Barrès ressent en effet la nature comme hostile. Il ne s'agit pas d'un simple malaise psychologique mais d'une conviction philosophique, nourrie des poèmes de Leconte de Lisle, selon laquelle l'univers n'a pas

---

10. *MC*, t. VI, p. 60-61 ; cahier gris et rouge, « Livre politique », datant globalement de 1907.

11. *MC*, t. VIII, p. 194-195 ; cahier 27, juillet 1910.

été fait pour l'homme. À partir de ce constat, l'écrivain va essayer de retrouver des raisons d'espérer, mais celles-ci resteront toujours fragiles.

Que l'univers doive se refroidir un jour, et la vie disparaître ; que la pensée soit contraire à la vie, dans la mesure où elle entrave l'adaptation instinctive de l'homme à son milieu¹² ; que les relations naturelles entre les êtres vivants soient fondées sur la seule force ; tel est le fonds de croyances que la science de son époque a déposé en Barrès à l'époque de sa formation intellectuelle et que la conversation de Soury et la lecture de Taine entretiennent en lui. L'écrivain adhère si profondément à cette vision, qu'il qualifie d'« optimisme grossier » les thèses opposées, en particulier celles qui, dans le sillage de Rousseau, projettent sur la nature un rêve d'amour et de vertu. La « rêverie sur des terres remuées », écrite pendant l'été 1898, à l'époque du repli nationaliste et anti-dreyfusiste, oppose au finalisme de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de Michelet, une vision pessimiste de la nature :

Indifférence, insouciance à Justice, Vérité, au Droit. Elle est ce qui est, sans plus¹³.

L'écrivain lutte contre la tentation nihiliste. Son débat intérieur s'exprime en 1903 dans les *Cahiers* par un dialogue entre les personnages des *Déracinés* qui représentent chacun une de ses tendances : au pessimisme ardent d'Audiat-Sturel, il oppose la sagesse spinoziste et goethéennne de Sembat-Roemerspacher, qui rejoint le catholicisme de Lorin-Saint-Phlin. Sembat-Roemerspacher prend ses distances par rapport à son maître Taine et expose sa propre conception du sort de l'homme sur terre : « [...] je ne crois pas (comme un Taine pessimiste) que la nature lui soit hostile, il est harmonique à cet univers qu'il crée, qu'il conçoit »¹⁴.

---

12. Voir l'analyse du tragique de la pensée de Taine dans *MC*, t. IV, p. 119 *sq.* ; cahier 14, novembre 1905.

13. *MC*, t. II, p. 50, cahier 4, été 1898. Voir aussi la critique du poème de Hugo, « La terre » (*MC*, t. IX, p. 14-15 ; cahier 28, février 1911) : « Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort », dit-il de la terre. Pourquoi le dit-il ? Parce qu'il parle et peut-être pense en journaliste radical ».

14. *MC*, t. III, p. 113 ; cahier 9, juin 1903. Ce dialogue prolonge celui du chapitre XIII des *Déracinés* (*Romans et voyages*, t. I, p. 661 *sq.*). Après la publication du *Roman de l'énergie nationale*, Barrès continue à utiliser dans ses *Cahiers* les personnages du roman comme supports de ses réflexions personnelles. La fiction est, pour reprendre la formule de Renan dans la préface de ses *Drames philosophiques*, un dialogue entre « les différents lobes » du cerveau de l'écrivain.

La solution spinoziste n'est pas la seule réponse que Barrès propose à son angoisse devant l'univers. L'appel religieux jaillit dans une méditation de 1907 comme une protestation contre la vision d'un cosmos inhumain :

Mon esprit voit que nos quinze kilomètres d'atmosphère se réduiront, que la terre sera paralysée (peu importe dans quel délai, le temps n'existe pas) et qu'ainsi il en sera un jour comme si nous n'avions jamais existé. Mon esprit n'admet pas cela, il a besoin qu'il y ait autre chose que ce néant.

[...] Mon esprit a besoin de, veut, exige autre chose. Et de la même manière que Le Verrier croit qu'il apparaîtra une étoile au bout de sa lunette, je crois à une autre vie.

Sinon l'homme est un monstre qui n'est pas accordé à la vie et la vie est pour lui un non-sens (mot trop faible) [...] ¹⁵.

Barrès présente l'hypothèse d'une vie future comme seule susceptible de donner un sens à son expérience terrestre et, jouant d'une confusion entre hypothèse scientifique et croyance (« Le Verrier "croit" »), il semble donner la force d'une preuve aux exigences de son esprit. Il faut se garder de voir un acte de foi dans la formule « je crois à une autre vie », qui ne prend sa valeur que par rapport au deuxième terme de l'alternative (« Sinon l'homme est un monstre »). L'écrivain se contente d'affirmer que la religion est la seule façon d'échapper à l'absurde mais n'en conclut pour autant qu'elle soit vraie.

Dans une page de 1912 où il examine le besoin que l'homme a de Dieu ¹⁶, Barrès reproduit la même démarche logique et psychologique et semble aller jusqu'à l'acte de foi :

Il y a en nous quelque chose qui désire Dieu [...]

Puis il y a la nature qui n'a pas de réponse pour cet appel [...]

Cette part qui veut Dieu sera sauvée, obtiendra un autre monde, une autre vie. Sans quoi la vie, l'univers seraient absurdes [...]

Au-dessus de la nature, il y a Dieu qui un jour nous a envoyé son fils pour nous dire : Je suis là ¹⁷.

---

15. *MC*, t. VI, p. 132 ; cahier 18, automne 1907.

16. *MC*, t. IX, p. 329 ; cahier 32, été 1912.

17. Les éditeurs de *Cahiers* ont orthographié le mot « Fils » avec une majuscule absente du manuscrit, accentuant l'illusion que ce texte pourrait constituer un acte de foi.

Cependant ces affirmations doivent être relativisées par le titre général que Barrès place en tête de son développement : « le raisonnement qui justifie l'hypothèse chrétienne ». En marge de ce texte, sur la page de gauche du manuscrit, Barrès a ajouté un commentaire (intégré dans le texte par les éditeurs des *Cahiers*) qui souligne la part d'auto-persuasion qui entre dans les affirmations religieuses :

J'ai besoin de Dieu, ce n'est pas une preuve en temps normal, mais vienne la certitude de la mort prochaine, vienne un deuil écrasant, ce besoin de Dieu persuade.

L'écrivain reconstitue ici avec chaleur le raisonnement qui peut mener à la foi mais sans se prononcer personnellement.

Barrès se plaît à constater en l'homme le besoin de Dieu mais préfère le laisser inassouvi. C'est la noblesse de l'esprit de protester contre un monde régi par les lois physiologiques « dégoûtantes » de la mastication et de la sécrétion¹⁸ :

L'homme est engangé dans la nature ; il participe des réactions physico-chimiques du minéral ; il participe de la vie végétative de la plante ; il participe de l'animalité. Et puis seul dans l'Univers, il réclame, il exige Dieu.

Cette exigence quel prodige !

La Nature ne lui répond rien. Ce silence est un autre prodige. Ce silence n'est pas une réponse. La Nature écrase Marc-Aurèle, Socrate, la vertu, la beauté. Elle passe dessus comme un camion sur la tête de Curie. La question, la réclamation subsiste. Je veux Dieu.

Quel problème qu'une telle voix qui s'élève¹⁹.

Ainsi nous constatons qu'à partir de 1903, le besoin de Dieu s'affirme chez Barrès. C'est un besoin du cœur et de l'intelligence, lié au désir de s'élever au-dessus des limites du moi et de la nation, et de donner un sens à l'univers de la matière brute qui écrase l'homme.

Reste à savoir si cette aspiration à s'ouvrir vers la vie universelle et à s'arracher d'un univers inhumain peut se satisfaire dans le catholicisme ou du moins dans la vision que Barrès a du catholicisme.

---

18. *MC*, t. IX, p. 10 ; cahier 28, février 1911. Le dégoût du jeune Barrès devant les phénomènes organiques a été étudié par J.-M. Wittmann, *Barrès romancier*, p. 48-60.

19. *MC*, t. IX, p. 346 ; cahier 32, juillet 1912.

3. Impossibilité d'adhérer aux dogmes catholiques

Barrès s'est défini lui-même par la formule paradoxale de « catholique-athée ». Un texte de 1906 fait assez clairement le point sur des hésitations qui ne vont cesser d'agiter l'écrivain jusqu'à la Grande Guerre :

« *Ma religion* » – « *Sur le mot catholique-athée* ». – Toutes les hypothèses sur l'origine des choses sont également absurdes. *Ignoramus et ignorabimus*. Cependant sur un point de notre planète, en France, le catholicisme a présidé à notre formation. Je respire seulement dans cette atmosphère catholique.

Je le subventionnerai et veux le maintenir.

Mais si je crois qu'il est à maintenir, pourquoi me proclamer catholique-athée ? Il m'est loisible de donner en secret un plus riche sens aux formules²⁰.

Dans ce texte, on trouve à la fois la difficulté de croire aux affirmations de la Bible sur « l'origine des choses », l'idée des limites du savoir scientifique²¹, la certitude d'avoir moralement besoin du catholicisme comme le corps a besoin de l'air, le sentiment du rôle historique du catholicisme en France et, face à ce désir et à cette impossibilité de croire, l'esquisse d'une solution consistant à adopter une lecture idéaliste du dogme chrétien qui en élargisse la portée.

Barrès ne se considère pas comme un croyant, dans la mesure où tout en reconnaissant les effets bienfaisants du catholicisme, il ne peut adhérer aux dogmes. Certes dans les *Cahiers* les formules où s'exprime de façon radicale le refus des dogmes ne sont pas clairement attribuables à Barrès mais figurent dans des conversations. « Nous repoussons les religions révélées, à cause de ce qu'elles contiennent et à quoi nous ne pouvons croire » paraît être une réflexion d'André Berthelot plutôt que de Barrès²². De même les formules ironiques sur les dogmes de l'Infaillibilité et de l'Immaculée Conception sont vraisemblablement des propos d'Hébrard, directeur du *Temps*²³.

20. MC, t. IV, p. 142-143 ; cahier 14, mars 1906.

21. *Ignoramus et ignorabimus*, (« Nous ne savons pas et nous ne saurons pas ») est une formule du savant allemand Emil Dubois-Reymond dans une communication de 1872 (référence donnée par P. Bénard, *Le tour d'esprit de Maurice Barrès*, p. 410).

22. MC, t. I, p. 129 ; cahier 2, 18 janvier 1897.

23. MC, t. IX, p. 272 ; cahier 31, mars 1912.

Si Barrès n'est peut-être pas aussi radical que ses interlocuteurs, il est gêné par les dogmes catholiques au point qu'il a pu être tenté par les thèses modernistes en 1907, au moment même où elles sont condamnées par l'encyclique *Pascendi*. Ses interlocuteurs religieux, l'abbé Pastourel et l'abbé Bremond, à qui il demande de diriger sa culture religieuse, sont proches du modernisme.

Peut-être a-t-on donné aux théologiens et au catéchisme trop d'importance.

Le dogmatisme de l'Église actuelle et celui de Berthelot²⁴ ne seraient-ils pas l'un et l'autre également faux?

Fogazzaro a bien vu quelque chose, mais pourquoi avec Murri se jette-t-il dans le catholicisme social. Il faut une hiérarchie. Il faudrait Maurras et Blondel²⁵.

Face à la rigidité doctrinale de l'Église, il voit une solution possible dans les théories des modernistes italiens et français, Fogazzaro, qui repense les dogmes dans une perspective évolutionniste, et Blondel qui s'est efforcé de prouver la vérité du christianisme en partant de l'analyse de l'action humaine et non en s'appuyant sur l'autorité de la Révélation. Cependant le modernisme ne séduit Barrès que dans le domaine des croyances et non dans celui de la doctrine sociale de l'Église; il rejette le christianisme social de Murri et se range du côté de Maurras contre Marc Sangnier.

Barrès se rend compte cependant que les thèses modernistes éludent le problème qui constitue la pierre de touche de la foi chrétienne, celui de la divinité du Christ. Il se met en scène en 1908 dans un dialogue fictif avec Loisy et à la question directe, «est-il un Dieu?», Loisy répond par un faux-fuyant, en définissant Dieu d'une façon si vague que la question perd sa pertinence: «Dieu! monsieur Barrès, c'est ce sentiment qui est en vous»²⁶. Le diariste s'indigne de ce type de formules qu'il qualifie

---

24. Plutôt que de son ami André Berthelot, Barrès parle ici vraisemblablement du père de celui-ci, Marcelin Berthelot, le chimiste qui a exprimé son credo scientifique dans «La Science idéale et la Science positive», écrit en réponse à l'article de Renan «Les Sciences de la nature et les Sciences historiques. Lettre à Marcelin Berthelot». Ces deux articles publiés dans la *Revue des deux mondes* en 1863 sont repris dans E. Renan, *Dialogues et Fragments philosophiques*, p. 633-673.

25. MC, t. VI, p. 66 sq.; cahier gris et rouge, «Livre politique», printemps- été 1907.

26. MC, t. VII, p. 19; cahier 20, juin 1908.

de « calembredaines » mais à travers Loisy, c'est un peu lui-même qu'il critique, car sa vision du développement religieux n'est pas si éloignée de l'évolutionnisme loisien²⁷.

Si le modernisme n'est donc pas pour Barrès un moyen terme acceptable, il reste qu'il ne raisonne pas personnellement en croyant mais en esprit formé par l'Université du XIX^e siècle qui s'est totalement libéré de la tutelle dogmatique de l'Église. Ce n'est pas par pure *captatio benevolentiae* que dans sa campagne pour les églises²⁸, Barrès se déclare fils spirituel de Taine et de Renan. Barrès aimerait que l'Église marque moins d'hostilité à la science. Dans son projet de défendre l'Église catholique aux yeux des incroyants, il se désole en 1913 que l'attitude trop stricte de celle-là ait pu faire croire à une incompatibilité de la science et de la religion :

Il n'y a pas de difficulté entre science et religion. Elles répondent à des curiosités différentes, à des besoins différents.

Mais c'est folie d'avoir semblé au nom de la religion faire fi de la science [...]. Que le darwinisme passe ou demeure, en quoi l'Église a-t-elle à lui faire obstacle. Pourquoi ne laisse-t-elle pas toutes les sciences chercher, croître, mourir, faire leur saison. Elle n'a qu'à s'en tenir à la haute conception des sciences²⁹.

4. Le « pathétique » de la situation de Barrès : le combat du cœur et de la raison

Dans son désir de croire, Barrès est gêné par la partie dogmatique du catholicisme et s'il ressent la morale chrétienne comme une discipline consolatrice, il souffre de cette impossibilité d'adhérer pleinement aux enseignements de l'Église :

Marquer mon pathétique : c'est d'être attaché à ce à quoi je ne crois pas ou bien encore d'être obligé de détruire de nobles choses pour faire place à ce qu'on croit l'avenir. C'est la crise des jeunes bourgeois.

27. Au sujet de la position de Barrès face au modernisme, nous sommes d'accord avec les analyses de Ph. Ouston, *The Imagination of Maurice Barrès*, p. 101.

28. Interview de Barrès dans *L'Éclair* du 17 décembre 1910, cité dans *MC*, t. VIII, p. 297, appendice IV.

29. *MC*, t. X, p. 229 ; cahier 36, novembre 1913.

Crise de la vie entière de Jouffroy³⁰.

Barrès généralise son cas, qui lui paraît exemplaire pour les jeunes gens de sa classe : désaccord entre une formation intellectuelle non chrétienne et une affectivité liée aux souvenirs d'une enfance catholique³¹, conviction que les valeurs chrétiennes qu'on aime sont historiquement dépassées.

Barrès a essayé de surmonter cette contradiction intime par diverses voies, en jouant en particulier de l'opposition entre « savoir la vérité de la religion » et « aimer » la religion. Il professe son amour pour un ensemble d'idées et de sensations qui rendent l'être heureux, au point de rendre vaine la question de la vérité.

Certes dans son amour pour la religion entrent des considérations égotistes et nationalistes, le besoin de ne pas être dépaycé, de retrouver ses racines personnelles et familiales :

Voilà quelle maison je veux habiter. Il me suffit qu'elle me vienne de mes ancêtres sans que je sache si elle me vient de Dieu³².

Plus profondément cependant la formule « Je ne sais pas la vérité de la religion, mais je l'aime » pose la question des voies de la croyance religieuse. Barrès reprend ici l'opposition pascalienne entre le cœur et la raison sur laquelle il médite à la même époque dans son « cahier Pascal ». On trouve une formule très proche de celle-ci dans un résumé que Barrès fait de la démarche pascalienne, où il dramatise son commentaire, passe à première personne et substitue les interrogations de sa génération (sur la valeur historique des textes bibliques) à celles de Pascal :

J'en crois mon cœur. Il se fait une évidence en moi. Et il n'y a que ce moyen. Ma vie ne suffirait pas aux études historiques d'un Renan. Je ne dis pas : « Je le crois », je dis : « Je l'aime »³³.

---

30. *MC*, t. VI, p. 67 ; cahier gris et rouge, « Livre politique », printemps 1907.

31. Les souvenirs d'une enfance catholique ne sont pas un trait généralisable à toute la génération de Barrès, le catholicisme s'étant peu à peu réduit au cours du XIX^e siècle dans beaucoup de familles bourgeoises à une pratique desséchée, limitée à quelques actes purement conventionnels (voir les cas de Claudel et de Romain Rolland).

32. *MC*, t. VII, p. 238 ; cahier 23, juillet 1909.

33. *MC*, t. VII, p. 183 ; cahier Pascal, printemps 1909. Voir aussi *MC*, t. VI, p. 301 ; cahier 19, mai 1908 ; *MC*, t. VI, p. 57 ; cahier 17, « Livre politique », printemps 1907.

Cette déclaration, replacée dans son contexte et lue comme une paraphrase de Pascal, n'a pas à mon avis la valeur d'aveu que lui prêtait Henri Massis³⁴. On voit par la comparaison des deux textes, « je ne sais pas la vérité de la religion mais je l'aime » *versus* « Je ne dis pas “ je le crois ”, je dis “ je l'aime ” », qu'une commutabilité s'établit entre « je crois » et « je sais la vérité », montrant que pour Barrès la croyance ne saurait être un fidéisme et mais bien adhésion à une vérité reconnue telle.

L'analyse que Barrès propose dans les pages suivantes de la notion pascalienne de « cœur » ou de « sentiment » prouve qu'il n'est pas tombé dans l'erreur que lui a reprochée Henri Franck de confondre le cœur pascalien avec la sensibilité individuelle³⁵. Il a lu sérieusement les études universitaires consacrées à Pascal et note que pour Pascal, la connaissance des premiers principes mathématiques relève du « cœur »³⁶. Donc s'appuyer sur le cœur ce n'est pas faire fi des exigences intellectuelles de l'être, mais les saisir à leur racine.

Dans la suite du cahier Pascal, Barrès s'efforce de montrer que Pascal veut faire l'unité en lui-même et ne pas séparer de façon étanche sa croyance religieuse et sa rigueur scientifique – ce qui était la démarche de son père et de beaucoup de savants contemporains. Je suis d'accord avec Henri Gouhier au sujet de l'évolution de l'interprétation de Pascal par Barrès³⁷. D'abord marqué par Jules Soury qui voit en Pascal un sceptique, doublé d'un malade, Barrès en vient à l'idée que Pascal se tourne vers Dieu non parce qu'il doute de la science mais au contraire par exigence scientifique :

C'est un esprit scientifique qui cherche la vérité totale, la vérité qui discipline le monde de l'âme comme elle gouverne les phénomènes physiques³⁸.

La conversion de Pascal n'est plus vue comme l'acte de désespoir du savant qui découvre les limites de sa science mais comme la poursuite par d'autres voies d'une quête de vérité.

---

34. H. Massis, *Barrès et nous*, p. 80.

35. H. Franck, *La danse devant l'arche*, p. 195.

36. *MC*, t. VII, p. 185.

37. H. Gouhier, « Pascal et Barrès », p. 317-322.

38. M. Barrès, « L'angoisse de Pascal » (conférence de 1909), in *Les Maîtres*, p. 103. Voir aussi *MC*, t. VII, p. 184 : « Il est un génie scientifique affamé de toucher la vérité ».

À la suite de Jules Soury, Barrès, à la fin de l'année 1900, disait de Pascal: «Nulle part il ne dit "je sais". Il ne connaît pas la cause première»³⁹. En 1909 il souligne que Pascal, au terme de la bataille entre son intelligence et sa croyance, peut faire sien le mot de saint Paul et déclarer: *scio cui credidi* («Je sais en qui j'ai cru») ⁴⁰.

Le renversement qui a provoqué en Pascal la certitude est attribué par Barrès à une vision dont le Mémorial serait le témoignage. C'est pourquoi sa conférence sur l'angoisse de Pascal s'attarde sur l'analyse du Mémorial.

5. *La religion poème*

Quand Barrès dit «j'en crois mon cœur», il ne sombre pas dans une sentimentalité superficielle. Quand il ajoute que sa raison «ne peut arrêter [son] cœur, s'il a reconnu sa joie, son concert», il évoque une expérience forte, un accord de soi à soi. Sous ce mot de «cœur», c'est la raison d'être profonde de l'individu qui est désignée, ce qui le pousse à continuer à vivre.

La comparaison avec la musique ou avec la poésie est un moyen de dire ce qui se joue pour Barrès dans la question religieuse, comme on peut le lire dans ses *Cahiers* en 1906 et 1907:

La religion catholique est le poème qui me satisfait le plus, où je trouve exprimé ce que je sens et qui éveille en moi les plus riches sons. Elle résonne d'accord avec moi et beaucoup plus richement que moi ⁴¹.

Qu'est-ce que vous voulez que me fassent les critiques historiques d'un Renan. Je retrouve dans le catholicisme une définition parfaite de ce que je voudrais être, je l'aime comme mon idéal naturel, comme l'univers où je puis me mouvoir [...] Voilà la musique que j'aime et l'amour que je voudrais éprouver et ma santé ⁴².

39. *MC*, t. II, p. 196; cahier 6, novembre 1900.

40. *MC*, t. VII, p. 180; cahier Pascal (référence de la citation biblique: 2 Timothée 1, 12).

41. *MC*, t. V, p. 204; «Le livre que je veux faire», 2^e partie du cahier 16, novembre 1906.

42. *MC*, t. VI, p. 57; cahier 17, «Livre politique», printemps 1907.

Barrès emprunte l'idée d'assimiler la religion à un poème à Taine et à Renan. Il aime citer une définition qu'il attribue à Taine : « une religion, c'est un poème auquel on croit »⁴³, en simplifiant la phrase exacte, qui était plus lourde : « La religion est de sa nature un poème métaphysique accompagné de croyance »⁴⁴. C'est surtout Renan qui dans son article « La métaphysique et son avenir » développe les implications philosophiques de cette image et en fait un argument qui répond au questionnement barrésien. En classant la religion dans le domaine des productions artistiques, Renan la légitime tout en la plaçant dans un champ où la distinction entre le vrai et le faux n'est pas pertinente :

Le problème de la cause suprême nous déborde et nous échappe ; il se résout en poèmes (ces poèmes sont les religions), non en lois.

[...]

Laissons les religions parler de Dieu, et craignons de les détruire en les simplifiant. [...] leurs formules ne sont qu'un peu plus mythiques que les nôtres, et elles ont d'immenses avantages où nous n'atteindrons jamais. Une phrase est une limite et prête à l'objection ; une hymne, une harmonie n'y prêtent pas, car elles n'ont rien de dialectique, elles ne tranchent rien de controversable. Les dogmes des catholiques nous blessent, et leurs vieilles églises nous enchantent⁴⁵.

Renan affirme ici la valeur des religions, leur légitimité par rapport aux doctrines des philosophes (« les nôtres »), mais il ne fournit aucun argument en faveur de telle ou telle religion. Dans ce système toute religion devient admissible pourvu qu'on la prenne pour ce qu'elle est, une œuvre d'art, aux formes fatalement arrêtées, et non pas un savoir scientifique sur le monde. Comment dès lors choisir dans le « riche écrin des systèmes » religieux⁴⁶ ?

---

43. MC, t. IX, p. 362 ; cahier 33, août 1912.

44. H. Taine, *Les origines de la France contemporaine*, t. I, p. 157.

45. E. Renan, « La métaphysique et son avenir », p. 711 sq.

46. C'est la question que pose Barrès au début des *Amitiés françaises, Romans et voyages*, t. II, p. 126.

6. *La rencontre du divin*

Pour vaincre les objections de sa raison face au dogme catholique, Barrès a rêvé de connaître la « crise Pascal », d'avoir une révélation illuminative. Dans les années obscures qui suivent le décès de sa mère, il envisage déjà cette possibilité :

Je ne suis pas catholique aujourd'hui, peut-être le serai-je demain. Comment ? Par la crise Pascal. Si j'ai la crise Pascal, ce sera sur le catholicisme⁴⁷.

L'idée refait surface dans son esprit quand il prépare son premier discours sur la politique religieuse et s'interroge sur les raisons personnelles qu'il a de soutenir le catholicisme. Incapable de définir ce qu'il croit, il veut au moins qu'on ne détruise pas le catholicisme pour lui laisser toutes ses chances d'être un jour touché par la Grâce et de devenir catholique au sens plein du terme :

Suis-je croyant ? Suis-je athée ? Voilà de bien grands mots que j'ai mal médités [...] mais j'ai un mouvement de vénération et si j'avais une crise religieuse, ce qu'on appelle un mouvement de la Grâce, je voudrais qu'il fût catholique⁴⁸.

Finalement le « coup de la grâce », comme il dit ailleurs, lui a été refusé⁴⁹.

Les moments où son cœur fait taire sa raison, où il se sent parfaitement en harmonie avec le catholicisme sont fugaces et surtout ne délivrent aucun message clair. Une musique n'est pas un *credo* et la musique du catholicisme entraîne Barrès au-delà du catholicisme. Ainsi dans la conclusion du cahier d'Égypte, dépeignant l'ivresse ressentie dans la chapelle de Louqsor lors de la messe de minuit, Barrès rejette avec dédain toute profession de foi :

J'ai gagné les régions supérieures enchaîné dans la grappe humaine. Une étincelle du feu divin est tombée en moi, m'a échauffé, illuminé de clartés soudaines.

---

47. *MC*, t. II, p. 270 ; cahier 7, avril 1902.

48. *MC*, t. V, p. 54 ; cahier 16, « Journal de la Chambre », printemps 1906.

49. Voir l'article d'E. Godo, « Maurice Barrès ou la conversion inachevable ».

C'est un ébranlement de tout l'être: quel mystère, ce mouvement de mysticisme qui m'enivre...
On me pousse, on m'interroge: «Croyez-vous?»
Croire! Croire!
Je suis heureux. Je suis dans le lieu le plus noble du temps et de l'espace⁵⁰.

L'état que l'écrivain s'efforce de décrire est un état mystique qui lui donne l'impression d'échapper au temps et à toutes les limitations: un acte de foi trop précis à ce moment-là serait justement une limitation.

Dans cette chapelle catholique Barrès est entré en contact non avec le Dieu des chrétiens, mais avec le «divin». On perçoit chez lui une pudeur à donner un nom trop précis à ce divin. Autant – et peut-être plus – que dans une église, Barrès trouve le contact avec le divin devant certaines œuvres d'art favorites comme les tableaux de Claude Gellée, ou la musique de Mozart:

Il me semble que Claude Gellée me dit: «Tôt ou tard l'on ne se plaît plus qu'avec Dieu». Ses tableaux sont des tableaux religieux. Ces soleils levants, c'est la divinité même d'où s'épandent sur l'univers des flots d'indulgence, elle dore l'univers de sérénité⁵¹.

Dans un autre texte de 1923 consacré à Claude Gellée, Barrès, dont la tendance mystique s'est entre-temps accentuée par son voyage en Orient et par ses travaux sur les mystiques rhénans et espagnols, ira jusqu'à s'exclamer:

J'aime la douce gravité de ce divin répandu, exhalé. Je souffre de lui chercher une expression à ce Dieu. Je ne connais que son existence. Il est, il est⁵².

Dans son refus de nommer Dieu, Barrès s'appuie à nouveau sur Renan qui écrivait en 1860 dans «La métaphysique et son avenir»: «Toute proposition appliquée à Dieu est impertinente, une seule exceptée: Il

---

50. *MC*, t. VI, p. 230; cahier d'Égypte, décembre 1907.

51. *MC*, t. VII, p. 307; cahier 24, septembre 1909.

52. M. Barrès, *Le Mystère en pleine lumière, Romans et voyages*, t. II, p. 891 sq.

est»⁵³. Barrès combine le message philosophique de Renan avec le tremblement hugolien devant le mystère de la présence divine (« Il est, il est, il est; il est éperdument »⁵⁴).

L'élan spirituel de Barrès l'a finalement entraîné au-delà du catholicisme, dans une sorte de syncrétisme mystique, perçu par certains lecteurs catholiques de *La Colline inspirée* et de *La Grande Pitié des églises de France*, et qui a débouché en 1923 sur la « querelle de l'Oronte ».

L'homme qui publie *La Colline inspirée* et *La Grande Pitié des églises de France* n'est plus l'égotiste du *Culte du moi* ni l'idéologue du *Roman de l'énergie nationale*. Les *Cahiers* montrent que le théoricien de la terre et des morts a voulu de plus en plus s'ouvrir à la vie universelle et que le questionnement philosophique de sa jeunesse sur la place du moi dans l'univers prend une direction spirituelle et religieuse. Face à l'horreur de la vie et devant une nature qui écrase l'homme, il exprime un ardent besoin de croire. Mais parallèlement, bien qu'il ait fait naguère le procès de l'intelligence, Barrès ne peut face aux dogmes du catholicisme faire taire les réclamations de sa raison formée, comme il le dit, par l'Université du XIX^e siècle. La méditation sur la notion pascalienne de « cœur » le fait rêver d'une sorte de saut mystique qui réaliserait l'unité de l'être intelligent et sensible dans l'adhésion à une vérité qui s'imposerait d'elle-même. Ce rêve d'une unité intérieure, d'une pleine adhésion de soi à soi, va s'exprimer à travers la référence à l'expérience esthétique⁵⁵. À la suite de Taine et Renan, Barrès recourt volontiers à l'image d'une religion « poème », qui satisfait le cœur et l'intelligence en se plaçant au-delà de tout formulation discutable. Ainsi Barrès est entraîné dans des régions mystiques qui s'éloignent du catholicisme orthodoxe, ce que confirmeront ses œuvres d'après-guerre, *Une enquête aux Pays du Levant* ou les textes rassemblés après sa mort dans *Le Mystère en plein lumière*.

Au slogan barrésien « la terre et les morts », Claudel s'est plu à opposer le souffle du large, en exaltant « la mer et les vivants »⁵⁶. Mais si l'image d'un homme enfermé dans ses tombeaux convient au Barrès de 1902,

---

53. E. Renan, « La métaphysique et son avenir », p. 709. Sur Renan et la théologie négative, voir L. Rétat, « Le Père et l'Abîme ».

54. V. Hugo, *Religions et religion*, « Conclusion », p. 1022.

55. Voir à ce sujet J. Mercanton, *Poésie et religion dans l'œuvre de Maurice Barrès*.

56. P. Claudel, *Journal*, t. I, p. 621.

on pourrait dire que l'écrivain aspire ensuite à atteindre «le ciel et les immortels».

Claire BOMPAIRE-EVESQUE
Université Paris IV – Sorbonne

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- BARRÈS, Maurice, *Le Jardin de Bérénice* (1891), in *Romans et voyages*, éd. par Vital Rambaud, t. I, Paris, Laffont-Bouquins, 1994.
- , *Les Déracinés* (1897), in *Romans et voyages*, éd. par Vital Rambaud, t. I, Paris, Laffont-Bouquins, 1994.
- , *Les Amitiés françaises* (1903), in *Romans et voyages*, éd. par Vital Rambaud, t. II, Paris, Laffont-Bouquins, 1994.
- , *La Grande Pitié des églises de France* (1914), éd. par Michel Leymarie et Michela Passini, Villeneuve d'Ascq, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2012.
- , *Le Mystère en pleine lumière* (1926, posthume), in *Romans et voyages*, éd. par Vital Rambaud, t. II, Paris, Laffont-Bouquins, 1994.
- , *Les Maîtres*, Paris, Plon, 1927.
- , *Mes Cahiers*, 14 vol., Paris, Plon, 1929-1957.
- CLAUDEL, Paul, *Journal (1904-1932)*, t. 1, Paris, Gallimard, 1968 (Pléiade).
- HUGO, Victor, *Religions et religion*, in *Œuvres complètes*, Poésie, t. III, Paris, Laffont-Bouquins, 1985.
- RENAN, Ernest, «La métaphysique et son avenir», in *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Calmann-Lévy, 1947.
- SAND, George, *Impressions et souvenirs*, in *Œuvres complètes*, t. XVII, Genève, Slatkine reprints, 1980. Cette édition est la réimpression de l'édition de Michel Lévy (1863) que Barrès a consultée.
- TAINE, Hippolyte, *Les origines de la France contemporaine*, t. I, Paris, Laffont-Bouquins 1990.

Travaux

- BÉNARD, Pierre, *Le tour d'esprit de Maurice Barrès* (thèse Lettres, Paris IV, 1987), Lille, Atelier national de reproduction des thèses, s. d.
- FRANCK, Henri, *La danse devant l'arche*, Paris, NRF, 1912.
- GODO, Emmanuel, « Maurice Barrès ou la conversion inachevable » in *La conversion. Expérience spirituelle, expression littéraire. Actes du colloque de Metz, juin 2003*, éd. par Nicolas Brucker, Bern/ Berlin/ Paris, Peter Lang, 2005, p. 285-300.
- GOUHIER, Henri, « Pascal et Barrès », in *Maurice Barrès. Actes du colloque de Nancy: Nancy, 22-25 octobre 1962*, Nancy, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1963, p. 309-329 (*Annales de l'Est. Mémoire*, 24).
- GUGELOT, Frédéric, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, Paris, CNRS Éditions, 1998.
- MASSIS, Henri, *Barrès et nous*, Paris, Plon, 1962.
- MERCANTON, Jacques, *Poésie et religion dans l'œuvre de Maurice Barrès* (thèse Lausanne, 1940), Lausanne, La Concorde, 1940.
- OUSTON, Philip, *The Imagination of Maurice Barrès*, Toronto, University of Toronto Press, 1974 (University of Toronto Romance Series, 26).
- RÉTAT, Laudyce, « Le Père et l'Abîme : au principe de l'interrogation religieuse chez Renan », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 62 (2010), p. 25-41.
- WITTMANN, Jean-Michel, *Barrès romancier. Une nosographie de la décadence*, Paris, Honoré Champion, 2000.